

ment comme étant Parisiens, lorsqu'il avance que ces planches faites d'après leurs dessins sont dues à plusieurs des « tailleurs d'histoires qui abondaient à Paris à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. » Des assertions aussi formelles, des autorités aussi graves ne pouvaient laisser aucun doute, aussi M. Didot a-t-il pu, dans son *Catalogue* aussi bien que dans son *Essai*, placer l'œuvre de Perrissin et Tortorel au nombre des produits de l'art parisien.

Il n'en est rien cependant et même il y a sept ans déjà que Perrissin nous a été rendu. M. Paul Allut, dans la nouvelle édition de l'*Accueil de Madame de la Guiche*, publiée et annotée par lui (Lyon, N. Scheuring, 1861), ne jugea pas inutile de reproduire quelques documents que j'avais recueillis aux Archives de Lyon et où il est amplement fait mention de Perrissin. Depuis, M. Rolle, archiviste de la ville, l'a également cité dans son intéressant *Inventaire des archives municipales*; mais ces mentions, enfouies dans ces livres, avaient échappé aux iconographes et je dois de nouveau insister sur cette question.

Jean, et non pas Jaques, Perrissin florissait à la fin du xvi<sup>e</sup> et au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle. C'était l'un des artistes les plus estimés dans notre ville, et il dut à son talent d'être fréquemment chargé d'exécuter et de diriger les travaux d'art commandés par le Consulat. Il cultiva avec succès non-seulement la peinture, la gravure, mais encore l'architecture. La réputation qu'il s'était acquise dans les diverses branches des beaux-arts lui valut d'être, à six reprises différentes, maître de métier de la corporation des peintres, charge importante non-seulement par son caractère honorifique, mais aussi par